

# CONFERENCE AU LYCEE FAFERT

jeudi 23 avril 2009

## **ARCHITECTURE DE TERRE ET DE BOIS A DIVODURUM** **ou L'apport de l'archéologie nouvelle des années 80 à la connaissance de Metz antique**

par Claude Lefebvre (lycée Fabert)  
docteur en Histoire ancienne et Archéologie  
ancien membre du Conseil Supérieur de la Recherche Archéologique au Ministère de la Culture.

"Dans les années 1980, la représentation de la ville gallo-romaine était très stéréotypée. Les manuels du secondaire véhiculaient encore l'image d'une ville toujours entourée d'une enceinte, au plan immuable avec ses axes principaux (cardo et decumanus) son réseau orthogonal de rues recouvertes de dalles de pierre délimitant des quartiers comprenant des maisons ou des immeubles construits en pierre ou en brique. Temples, forum, thermes, monuments de spectacle à l'image des exemples fournis par les monuments encore conservés dans les villes de l'Empire romain, constituaient la majestueuse parure architecturale de toute ville digne de ce nom. A l'aide de photographies prises à Nîmes, Vienne, Vaison, le Mans, Trèves etc...l'auteur présente cette ville type qui n'existe telle qu'elle nulle part en Gaule.

Après cet exercice on en vient au cas de Metz antique. L'examen des principaux plans de Divodurum dessinés par les érudits depuis 1900 donne lieu à une étude critique qui met en lumière les erreurs, les élucubrations, les partis pris des uns et des autres eu égard aux réalités archéologiques attestées. Claude Lefebvre eut l'occasion de présenter ses analyses lors d'un colloque en 1982 sur les villes de la Gaule Belgique au Haut-Empire.

Ayant fait table rase du passé, ou presque, il en vient à l'essentiel de son propos: l'apport de l'archéologie des années 80 à la connaissance de l'urbanisme et de l'architecture de la ville dont les premières traces apparaissent sur le Haut de Sainte-Croix. L'existence sur ce site d'une nécropole celtique datée des III<sup>e</sup> et II<sup>e</sup> siècles avant notre ère prouve que la ville est plus tardive. La découverte d'un rempart gaulois "à poutrage interne" rue Taison fut d'un intérêt exceptionnel du fait de l'état des bois parfaitement préservés dans un milieu argileux gorgé d'eau. Cette fortification connut trois états: le premier datant de 110 avant notre ère et le dernier du milieu du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. Les images et les reconstitutions présentées ont été saisissantes. Ce rempart celtique, dont on sait depuis qu'il ceignait la butte du Haut de Sainte-Croix, entourait ce qui fut sans doute la première agglomération. Cet "oppidum" était trop petit pour être la capitale des Médiomatriques à l'époque de l'indépendance gauloise: il ne le devint qu'au début de l'Empire romain. A l'aide de plans, l'auteur évoque le développement de la topographie urbaine avec le premier noyau urbain attesté à l'époque augustéenne à Sainte-Croix, à l'emplacement du site gaulois, puis son développement rapide dès le I<sup>er</sup> siècle de notre ère, avec la formation de trois ou quatre carroyages orientant le plan des rues et des quartiers et enfin la rétraction de la ville au Bas-Empire lorsqu'une enceinte fut construite, en abandonnant les quartiers extérieurs, pour protéger les habitants à cette époque troublée. Nous savons tout sur les rues constituées de galets et de graviers dammés recouvrant un radier de gros blocs placés de champ, à partir de l'exemple de la rue traversant l'Arsenal !

C'est à partir d'exemples fournis par les fouilles des résidences Sainte-Croix, de la rue Taison, de la rue Marchant, de l'Arsenal et du parking du Conseil Régional que Claude Lefebvre présenta l'évolution de l'habitat privé: A la fin du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère, la maison est encore de tradition gauloise: elle est faite d'une armature de bois et le remplissage est réalisé avec du torchis qui est une bouillasse d'argile, de sable et de paille hachée. Dès le début de notre ère, les poteaux verticaux ou obliques (cf. le colombage) sont mortaisés dans une poutre horizontale à demi enterrée, la sablière basse: la construction devient désormais l'affaire d'un charpentier. A partir du milieu du I<sup>er</sup> siècle de notre ère, l'usage de la brique crue (fabriquée "industriellement") se généralise et les murs reposent désormais sur un soubassement en pierre et en matériaux de récupération maçonnés au mortier, le solin. Nous vîmes l'exceptionnelle photographie d'un mur à pans de bois et briques crues effondré à plat (chantier de l'Arsenal). Les sols rencontrés sont toujours en terre battue, mais la technique de construction des murs en terre et bois est compatible avec des sols mosaïqués et des parois intérieures revêtues d'enduits peints. Ce n'est qu'au II<sup>e</sup> siècle de notre ère que l'architecture de pierre se généralise, les

maisons sont plus vastes, plus hautes à l'image des grandes demeures italiennes et elles disposent d'un système de chauffage par le sol et les murs, l'hypocauste. Mais cette nouvelle architecture n'a pas fait disparaître la construction en terre et en bois!

Claude Lefebvre conclut son exposé sur l'idée qu'une ville, à l'instar d'un corps vivant, naît, se développe, se transforme, parfois se rétracte ou disparaît. L'urbaniste et l'architecte ne peuvent ignorer ce passé sans courir le risque de créer des ruptures dommageables comme les opérations brutales des années 1960 et 1970.